ça MEUHr'présente

L'Orignal déchaîné

Vol. 24 n°7 jeudi 24 mars 2011

Une nouvelle relève pour l'année 2011-2012





Philippe Bélanger-Leroux
Agent de publicité / visibilité
pr_belangerleroux@laurentienne.ca

Dans une société démocratique, le droit de vote est un privilège que l'on tient souvent pour acquis. Cependant, au cœur de ce climat d'incertitude pour le sort des étudiants francophones à l'Université Laurentienne, il semble que les récentes élections de l'Association des étudiantes et des étudiants ont su piquer l'intérêt de plusieurs.

Le débat politique est un point culminant de toute élection. Toutefois, l'AEF, qui vient de célébrer son trente-cinquième anniversaire en 2009, semble avoir été influencée par l'ère technologique. Un débat électoral via « facebook »? Cette nouvelle approche, plutôt impersonnelle, a fait preuve de popularité au sein de la population étudiante francophone. Mouvementé, le débat a su rassembler plus de quatre-vingts membres de l'association et de la communauté sudburoise. Après des heures de répliques et des histoires de dents de sagesse, il est clair que personne n'avait la « langue dans sa poche ». Mais quel serait le sort de ces cinq candidats?

Au poste de présidence, la victoire de **Chloé Hallée-Théoret** (l'ancienne vice-présidente politique) ne suscite pas grand étonnement. Avec près de 80 % des votes, la nouvelle présidente confirme qu'elle est « heureuse des résultats ». Elle ajoute qu'elle était « aussi contente de voir les résultats de la question référendaire! Un plan dentaire est un bel ajout à l'AEF. Oui, nos frais vont augmenter un peu, mais on pourra se retirer si on n'en a pas besoin, comme le plan de santé qu'on a déjà ».

Hallée-Théoret, étudiante en études françaises/histoire et qui « aime la couleur jaune », est très satisfaite de sa nouvelle équipe : « Je crois qu'on fera une belle équipe et que l'an prochain sera une bonne année pour l'exécutif, mais surtout pour nos membres ». Lors de son nouveau mandat qui débute au mois de mai, elle a comme objectif principal, « d'augmenter notre membriété et de sensibiliser les gens à ce qu'est l'AEF. Ça ne me dérange pas de faire partie d'une plus petite association (même que je préfère cela, car on a un service plus personnel et plus soigné que si on était un simple chiffre dans une grosse association), mais si on a plus de membres, on aura en théorie plus de bénévoles pour les activités et plus de représentation au CDD (Conseil des délégués) (que j'espère remplir bientôt) ».

Mélanie Durette, étudiante en science économique, qui précise avoir « vécu des épreuves liées aux lacunes du bilinguisme de cette université » semble être enthousiasmée pour son nouveau poste de vice-présidente politique. Énergétique, Durette espère assurer « le meilleur environnement de travail et de divertissement pour tout étudiant qui désire étudier et vivre en français à l'Université Laurentienne ». Elle qui promet de s'y « mettre à plein cœur », est particulièrement fière de ses nouveaux coéquipiers : « Je pense que la nouvelle équipe de l'AEF fera preuve de zèle, de persévérance et de dynamisme, ce qui encadrera sans doute une année 2011-2012 tout à fait géniale! » Lors de son mandat, la nouvelle vice-présidente politique prend en mains le projet de « bien représenter les étudiants francophones auprès des décideurs de notre université afin de faire valoir leurs préoccupations et leur assurer une excellente année scolaire 2011-2012 ». Elle espère d'ailleurs « politiser les étudiants lors de diverses campagnes sociopolitiques au cours de l'année » ainsi que de « nourrir l'esprit de notre jeunesse franco-ontarienne ».

Étudiant de première année en biologie biomédicale, **Patrick Wright**, le nouveau vice-président socio-culturel de l'AEF est particulièrement « fier de l'équipe que nous avons assemblée par mesure des élections ». Wright ajoute qu'il a « très hâte à l'année prochaine »! Lors de son mandat, ce dernier précise qu'il aimerait « agrandir l'impact de l'AEF au sein de l'Université Laurentienne ».

C'est avec regret que Renée Lauzon et Danielle Blais cèdent leurs postes au sein de l'association des étudiantes et étudiants francophones de l'Université Laurentienne. Cela étant dit, la nouvelle relève de l'association semble être prête à affronter une nouvelle année scolaire remplie de nouveaux défis, de nouveaux concurrents et de nouveaux projets.



Exécutif de l'AEF 2011-2012
Gauche à droite : Patrick Wright (Vice-président socioculturel), Chloé Hallée-Théoret (Présidente) et Mélanie Durette (Vice-présidente politique)
Photos : Philippe Bélanger-Leroux

Équipe déchaînée 2010-2011

Édition/Rédaction	Christine Bergeron Michel Laforge
Édition/Mise en page	Josée Prévost
Agent de publicité/visibilité	Philippe Bélanger-Leroux
Trésorière	Melissa Proulx
Chroniqueuses/chroniqueurs	Philippe Bélanger-Leroux Crystal Bruneau Chantal Burmaster-Hansen Mélanie Durette Chloé Hallée-Théoret Sarah Inch Stephanie King Wesley Lambert Lindsay Lamothe Roxanne Langemann Caitlin Leroux Matthew Lynch France Michaud Rebecca Salazar Sydney Sundin Megan Sutherland
Collaboratrices/collaborateurs	Lambda M.E.R.D.E. Ken Salah Stéphanie St-Pierre

La correction des textes fut un effort collectif de la part de l'équipe du journal.

L'Orignal déchaîné, constitué en personne morale le 23 octobre 2006, est le journal étudiant en français de l'Université Laurentienne. Il est le véhicule de l'opinion et de la créativité de tous ceux et celles qui veulent s'adresser à la communauté laurentienne en français.

L'Orignal déchaîné tire 1 000 copies par numéro. Il est monté à l'aide d'un ordinateur Macintosh G5 et est imprimé chez Journal Printing. Il est distribué gratuitement sur le campus de l'Université Laurentienne, à divers points de distribution en ville, ainsi qu'à un nombre croissant d'abonné(e)s.

Les changements d'adresse et les demandes d'abonnement ainsi que tout exemplaire non distribué doivent se faire envoyer à l'adresse ci-dessous.



Vous pouvez nous faire parvenir vos commentaires et suggestions en utilisant les coordonnées incluses à la droite.

Afin de vous abonner au journal, vous pouvez aussi nous contacter en utilisant ces coordonnées.

304 Centre étudiant
Université Laurentienne
Sudbury ON P3E 2C6

Téléphone :
(705) 675-4813
Télécopieur :
(705) 675-4876
Courriel :
lorignal@laurentienne.ca

Nouveaux zélés, trouvés!

Michel Laforge
Édition / Rédaction
mr_laforge@laurentienne.ca

Ceux qui suivent l'Orignal depuis le début de l'année connaîtront le ras-le-bol que j'éprouvais envers l'engagement des étudiants francophones de la Laurentienne l'automne dernier. Bien que l'Orignal avait su trouver suffisamment de membres afin d'alimenter sa publication pour le premier numéro, ça n'avait été que de justesse. Cependant, dans les mois qui ont suivi, comme en réponse à ma plainte du deuxième numéro, l'effort des étudiants francophones s'est amorcé de façon plus concrète.

Nous recevions de plus en plus d'articles, et nous avions trouvé un agent de publicité afin d'assurer la continuité du journal tout au long de l'année scolaire. L'équipe entière était ravie, et, malgré les heures de fou qu'elle consacrait au journal, tout le monde était heureux. On avait une bonne équipe forte. Que ce soit les chroniqueurs, la trésorière, l'agent de publicité, les membres du conseil exécutif ou les amis, tous ont su contribuer afin de livrer le meilleur journal dont on était capable. En autres mots, les choses roulaient « dans l'dash » comme on dit.

Le 20 novembre, quelques membres de l'Orignal se sont ensuite présentés au « Sommet 2010 » de la région de Sudbury qui avait comme but « de rassembler l'ensemble de la communauté francophone et francophile dans un environnement axé sur l'élaboration et la mise en œuvre d'actions concrètes en appui à son développement ». La présence de ces « jeunes » à une réunion des « grands » a eu un impact positif. En fait, les discussions entourant « l'intégration de la jeunesse au 'happening' du Grand Sudbury », menées par des membres de l'Orignal ainsi que d'autres membres de la communauté (jeunes et moins jeunes), ont su piquer l'intérêt de la centaine de gens présents au forum. Déjà, les « nouveaux zélés » qu'on cherchait commençaient à se réveiller.

C'est grâce à cette rencontre que les membres de ces discussions ont réussi à mettre sur pied un plan d'action qui servira à améliorer la vie sociale quotidienne des jeunes francophones de la région du Grand Sudbury par l'entremise de réseautage et d'entente interinstitutionnels. En fait, ce groupe compte mettre sur pied une proposition d'entente entre l'AEF et l'Association générale des étudiants et étudiantes du Collège Boréal afin de faciliter les coopérations entre ces deux associations étudiantes francophones.

Ce n'est pas pour dire que l'AEF n'a pas été en mesure d'offrir à ses membres les services qu'elle leur promet. Au contraire, l'exécutif de l'AEF a travaillé fort afin de faire progresser davantage la vie quotidienne des étudiants francophones en contribuant à la défense de certains de leurs cours, en établissant et rétablissant des partenariats avec des organismes tels que La Slague, La Nuit sur l'étang, La Librairie du Nouvel-Ontario, le Centre franco-ontarien de folklore, Prise de Parole et j'en saute.

C'est en partie grâce à ces contributions de l'AEF que ses membres ont eu l'occasion de participer à plusieurs évènements des organismes cités ci-dessus pour un prix réduit. L'équipe exécutive a également su représenter les intérêts des étudiants francophones de la Laurentienne lors des diverses réunions avec plusieurs de ses comités (Le Sénat, Aramark, la SGA) et même aux réunions de la ville du Grand Sudbury!

Imaginez donc combien l'AEF pourrait en faire davantage si elle partageait des ressources avec l'AGE du Collège Boréal!

Cependant, alors que tout allait de bon train, les étudiants francophones se sont rendu compte qu'ils éprouvaient de plus en plus de difficulté à compléter leurs études dans leur langue de choix. Faisant face à des difficultés financières, l'Administration de l'Université Laurentienne révisait sa structure de cours afin de régler son déficit budgétaire en annulant des cours, en réduisant la taille de certains départements, etc. Il fallait admettre que ces coupes budgétaires affectaient les étudiants du campus complet. Par contre, il fallait aussi se rendre compte que les départements francophones opéraient déjà depuis longtemps (voire depuis toujours) avec la ceinture *très* serrée, ce qui a amplifié l'effet des coupes.

Profondément dérangés par les menaces que posaient les révisions budgétaires de l'Administration aux étudiants francophones, ceux-ci ont décidé de se mobiliser dans le but de se faire entendre et d'assurer la protection de la qualité de leur éducation. C'est ainsi qu'ils ont formé le M.E.R.D.E. (Mouvement des étudiants pour la revendication de leurs droits à l'éducation) et ont manifesté sur le campus en faisant des « flash-mobs » et en occupant les ascenseurs de l'édifice Parker juste avant une réunion du Sénat au onzième étage.

C'est grâce à ces manifestations que les étudiants ont réussi à recevoir quelques concessions de la part de l'Administration (certains programmes auxquels on comptait fermer les inscriptions avaient été rétablis le lendemain). Elles ont également permis de sensibiliser la communauté de la Laurentienne ainsi que celles de la région du Grand Sudbury, de l'Ontario français, du Québec, des provinces maritimes, faisant écho même jusqu'en France.

Cela dit, le combat n'est pas terminé. Les étudiants continuent à lutter afin de préserver et améliorer l'esprit bilingue de la Laurentienne. En fait, vous trouverez au sein de ce dernier numéro de *l'Orignal déchaîné* de l'année 2010-2011, une reproduction du manifeste du M.E.R.D.E.

Une chose est certaine, la situation du mois d'octobre a beaucoup évolué. Si je souhaitais à ce moment que les « zélés endormis » (ces francophones indifférents à la réalité du fait français à la Laurentienne et de la communauté franco-ontarienne plus large) se réveillent, c'est qu'au cours de l'année scolaire cela s'est fait de façon progressive. Nos zélés sont maintenant prêts à continuer les combats; ceux qui leur permettront de vivre leurs vies en français.



Photo : http://www.flickr.com/photos/peupleloup/2971638127/

Un baccalauréat, pour qui et pourquoi?

Christine Bergeron
Édition / Rédaction
cz_bergeron@laurentienne.ca

Aujourd'hui, je suis allée chercher ma photo de graduation au bureau de l'Association générale des étudiants. La semaine passée j'ai reçu une lettre me disant que j'obtiens mon diplôme en juin, et dans les prochaines semaines, j'attends avec impatience la réponse de l'École des sciences de l'éducation pour savoir si je suis acceptée afin de poursuivre mes études pour une toute dernière année. Wow! Déjà rendue à ma toute dernière année. C'est en tout 21 ans de scolarisation pour ressortir avec deux diplômes qui de prime abord me semblaient être ce que je voulais faire.

Pourtant, aujourd'hui j'ai l'impression de me retrouver à la même case de départ qu'il y a 5 ans lorsque je choisissais ce que je voulais étudier et l'endroit où je voulais aller étudier. Je me souviens que je m'étais dit « J'aime lire, j'adore écouter le canal *Historia*, et j'ai toujours aimé les cours d'histoire au secondaire, je me lance en histoire alors. » Plusieurs vont vous dire que le choix de la direction à prendre en début d'études est le plus difficile de votre vie. Moi je pense que c'est plutôt les choix à faire en fin d'études qui sont les plus difficiles. Je crois que ceux-ci vont beaucoup plus déterminer la vie d'une personne que celui (tout de même difficile) fait au secondaire.

Pourquoi ces choix sont-ils si décisifs, me demandez-vous? La plus simple réponse c'est que ces choix déterminent non seulement notre avenir, mais déterminent aussi quel genre de personne on va être, où on va vivre et travailler. En fait, les choix faits en fin d'études nous poussent à nous questionner profondément sur ce que nous croyons être le meilleur pour nous. Certes, personne ne peut prendre cette décision à notre place. Voilà pourquoi, selon moi, les décisions faites en fin d'études sont beaucoup plus révélatrices en comparaison à celles faites au secondaire où souvent nos parents ou nos paires on pu faire pencher la décision d'un côté ou d'un autre.

Plusieurs vont aussi dire que le bagage intellectuel acquis tout au long de nos études universitaires va nous permettre de faire un choix beaucoup plus rapide et éclairé lorsque viendra le temps de choisir de façon beaucoup plus concrète notre carrière future. Ils se trompent grandement selon moi. Certes, pour certains, pour qui le diplôme est beaucoup plus prédéterminant de leur carrière future, il devient beaucoup plus aisé de faire un choix, car finalement on va là où l'offre d'emploi est la meilleure en principe. Mais pour d'autres qui ont cru bon de faire des études beaucoup plus ouvertes et qui ressortent avec un simple bac en Sciences humaines, en Arts et ainsi de suite la question qui revient souvent c'est, « Qu'est-ce que je peux bien faire avec mon bac à part me diriger dans l'enseignement? » Certes, il y a aussi les études supérieures, mais il faut être conscient qu'elles ne sont pas pour tout le monde.

À cela j'aimerais ajouter que la plupart des études universitaires nous montrent à être plus éclairés, soit à poser des questions avec plus de raisonnement critique qu'à l'époque du secondaire. Il faut aussi comprendre qu'au cours du premier cycle, les jeunes qui arrivent du secondaire auront changé fondamentalement une fois arrivés à la fin de leurs études. Je ne parle pas ici que du point de vue physique. Les années universitaires impliquant une plus grande autonomie, une indépendance recherchée sur les plans émotionnels, professionnels et décisionnels, font en sorte qu'on mature tous à notre façon et que la plupart du temps, le jeune maintenant devenu adulte n'aura probablement plus les mêmes objectifs qu'il avait en débutant ses études.

C'est alors que le questionnement individuel se fait de plus en plus difficile moralement, puisqu'il implique qu'on aurait peut-être pas pris la bonne décision au départ, et que quatre ans plus tard, on regrette peut-être d'avoir passé tant d'années dans une voie que l'on croyait tracée pour nous jusqu'à ce qu'on rencontre la réalité qu'est le marché du travail suite à l'obtention du diplôme universitaire. Ce n'est pas étonnant que la majorité des gens aient à changer d'emploi plusieurs fois au cours de leur vie puisqu'ils ont été mal guidés dans leur processus décisionnel et que les ressources extérieures n'ont pas réussi à démontrer toutes les disponibilités que leur offraient vraiment leurs études universitaires.

Finalement, contrairement aux études collégiales où le taux de placement est primordial et l'Administration s'organise pour faire en sorte d'ouvrir des portes distinctes sur le marché du travail, l'Université Laurentienne fait preuve de très grandes lacunes face à ses étudiants. Les étudiants universitaires se retrouvent propulsés sur le marché du travail sans avoir eu l'épaulement nécessaire qui leur permettrait vraiment de voir où leur diplôme pourrait les mener. En fait, beaucoup d'étudiants se sentent comme s'ils sont encore à la case départ, alors qu'ils sont supposément prêts à aller travailler. Mais pour aller travailler où? En enseignement? Au gouvernement? D'expérience personnelle, je vous dirais de faire de la recherche, poser des questions à vos enseignants pour voir où ce que vous étudiez peut vous amener. N'attendez pas à votre dernière année universitaire, car là il peut être trop tard pour faire quelque chose qui vous passionne.

L'esprit à la Laurentienne - bien évolué

Mélanie Durette
mx_durette@laurentienne.ca

En début d'année scolaire, je vous ai fait parcourir l'Université afin de découvrir « l'esprit à la Laurentienne », mais qu'en est-il devenu depuis la rentrée?

Depuis le mois de septembre, les murs de cette université ont témoigné de plaisanteries, d'études, de discussions, de discours, de turbulences, d'inquiétudes, de frustration, de dévouement et de solidarité surgissante. L'environnement de travail de la Laurentienne a connu une grande évolution au cours de l'année.

Ces corridors ont été l'arrière-scène d'innombrables conversations entre amis, de courses pour rendre un projet avant l'heure de fermeture des bureaux, de poursuites d'un professeur en espérant récupérer une dissertation corrigée et de courtes rencontres où les deux partis concernés ne se sont partagé qu'un simple « bonjour » poli.

Les salles de classe ont été la scène d'une multitude de transmissions de concepts, d'idéologies et de connaissances ayant comme comédiens des professeurs enthousiastes et des étudiants travaillants, motivés par l'acquisition de leurs nouvelles perspectives d'analyse critique. Ce processus a parfois débordé les étudiants, épuisés par l'assimilation de nouvelles informations. Par contre, une merveilleuse et mystérieuse force les mène toujours à vaincre leurs épreuves académiques.

Malgré ces témoignages ordinaires de l'environnement universitaire, quelques emplacements de ce milieu académique ont pu encadrer un nouvel éveil d'entretiens enthousiasmés. Au cours de l'année, ces lieux ont entendu un montant hors commun d'anecdotes passionnées concernant les injustices, les épreuves et la détérioration des programmes. Ils ont pu observer l'élévation du ton de ces échanges, d'un simple murmure s'amplifiant à une vague de cris revendicateurs. Ces endroits ont ressenti un calme contenté, une inquiétude croissante, un désespoir craintif et un éclatement de colère et de résistance résonner dans leurs espaces. Ils ont été véritablement marqués par la voix collective provenant de ce mouvement. Pour plusieurs, l'esprit de la Laurentienne s'est terni; l'esprit des zélés s'est installé.

Les racoins préférés et privilégiés de ces occurrences historiques devront bientôt être abandonnés puisque les cours sont presque terminés. L'impact de ce phénomène risque-t-il de se perdre pendant l'été? Ces lieux témoigneront-ils à nouveau de telles rencontres vibrantes d'énergie et de solidarité? Nous verrons bien en septembre, mais je vous suggère de ne pas sous-estimer l'esprit des zélés, car il s'est infiltré aux identités d'une jeunesse engagée et s'est propagé au-delà des limites de l'imaginaire. Il se manifestera encore sans doute au sein de cette université...



Image : http://www.laurentienne.ca

Une influence française au centre-ville

Caitlin Leroux
et Sydney Sundin
Projet final du cours
de FREN 3805

Ça fait environ six années que *La boulangerie du village* s'est établie au centre-ville de Sudbury. En passant par la boulangerie qui se dresse sur le coin des rues Larch et Durham, il est impossible de ne pas remarquer la musique paysanne qui émane des haut-parleurs et de sentir les pains qui cuisent au four. Suite à plusieurs passages devant cette entreprise, notre curiosité nous a menées à enquêter l'histoire de son existence.

Un mois passé, nous avons approché le propriétaire de La boulangerie du village, Bob Wygant, avec l'espoir d'apprendre les origines de cet établissement. Le 16 février 2011, nous nous sommes rendues à la boulangerie, qui venait d'ouvrir ses portes pour la journée. Même s'il n'était seulement que 7 h 30, il y avait déjà plusieurs clients qui entraient et sortaient de la boulangerie, achetant leur premier café du matin et un petit déjeuner. L'atmosphère était tranquille et nous nous sentions à l'aise, comme si nous étions dans notre propre cuisine. En cherchant le propriétaire, nous étions étonnées de le retrouver derrière la caisse, interagissant avec la clientèle et faisant la vente de ses produits. Il nous dirigea vers une table et nous offrit un café frais.

En débutant notre entrevue, nous nous sentions comme si nous bavardions avec un ancien ami. Bob Wygant nous raconta des histoires de sa vie personnelle, de son travail comme président du centre-ville de Sudbury et comment l'entreprise s'est esquissée. Environ six années passées, Wygant acheta l'édifice au 104 Durham, avec le but d'ouvrir sa propre boulangerie française. Après avoir su que l'édifice comprenait trois étages, il décida d'élargir son projet et d'aussi créer une auberge, qu'il nomma éventuellement *L'Auberge du village.* Quand nous lui demandions pourquoi son établissement avait une influence française, il nous expliqua qu'il admire la culture, le peuple et la cuisine française.

Suite à la page 5

Année scolaire 2010-2011 : réflexions

Matthew Lynch
mj_lynch@laurentienne.ca

Nous voilà déjà arrivés à la fin d'une autre année scolaire. Les derniers dix mois furent remplis de plaisir, de changements, de joie, de nouvelles expériences, et oui, parfois, de frustrations. Par contre, il ne faut pas trop s'attarder sur ces dernières, car les nouvelles choses apprises furent beaucoup plus importantes.

Certes, ce n'est pas vraiment la fin : il me reste plusieurs autres années universitaires à compléter. Je préfère penser à ce temps de l'année comme une période de transition. Bientôt, nous aurons fini cette année scolaire et nous serons en vacances pendant quelque temps avant de nous relancer, pour la plupart, dans nos études. Pour plusieurs d'entre nous, ceci signifie une chance de retourner chez soi après une année en résidence. Pour ceux dont c'est la première année d'université, ce sera un temps émotionnel car ils seront de retour au foyer après une longue absence durant laquelle ils ont dû habiter seuls pour la première fois.

C'est la chance de revoir sa famille, ses amis, sa ville natale. Pour d'autres, par contre, la fin de l'année scolaire signifie quelque chose de très différent : le temps de se faire une place dans le monde. Après avoir passé trois ou quatre ans (et parfois plus) à étudier la chimie, le commerce, l'histoire ou la psychologie, ces étudiants font maintenant face à l'une des tâches les plus intimidantes de leur existence. Ils doivent encore une fois laisser derrière eux tout ce qu'il y a de familier et plonger la tête première dans le vrai monde. Certains le font avec succès et sans effort, tandis que d'autres éprouvent des difficultés.

Pour moi, ce jour est encore loin. Par contre, considérant l'incroyable vitesse avec laquelle se sont passées les deux dernières années, je ne doute pas qu'un jour ce temps arrivera sans que je ne m'y attende. J'anticipe ce jour avec un mélange d'excitation et de peur. Bien que j'ai hâte de voir le vrai monde et de profiter de tout ce que la vie peut m'offrir, je crains aussi cette étape puisque ce sera tout un autre ajustement. Pensons-y. Nous sommes à l'école dès l'âge de quatre ans, et souvent jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, vingt-trois ans et parfois encore plus! Ce n'est pas difficile de comprendre que l'idée de laisser derrière nous cette étape de notre vie et de se lancer dans quelque chose d'inconnu peut faire peur.

L'été passé a été inoubliable, l'été d'avant aussi. J'ai des plans pour faire de cet été une autre saison également mémorable. C'est un cliché, je le sais, mais nous ne sommes jeunes qu'une fois. Avec mes années de jeunesse derrière moi à jamais, je peux vous dire qu'il me semble comme c'était juste hier que j'ai passé des journées d'été entières à jouer ou à rêver, à nager ou à camper. Je peux encore faire ces choses, bien sûr, mais maintenant, il y a aussi des responsabilités.

C'est ironique que, quand nous sommes jeunes, la chose que nous voulons le plus est d'être grands, et maintenant que nous sommes grands, nous faisons tout pour retrouver, même si ce n'est que pour un précieux moment, la joie et l'innocence de la jeunesse. Même si le temps avance sans cesse, les sentiments de liberté et d'innocence de la jeunesse ne sont pas obligés de disparaître. Il faut simplement savoir comment les conserver.

Un de mes rêves est de prendre un véhicule récréatif et de conduire d'un bout du pays à l'autre. Je veux voir le monde, et vivre tout ce que la vie a à m'offrir avant que ce ne soit trop tard. Je ne peux pas m'imaginer être couché sur mon lit de mort, avec rien de mieux à faire que de penser à ce que j'aurais pu faire de différent. Je ne veux pas de regrets. La vie passe en un clin d'œil, et avant même de le savoir, nous sommes près de la fin. La vie continue, sans arrêt. Tu n'as qu'une chance à attraper l'autobus, et souvent, il n'y en aura pas d'autre. Ai-je des peurs et des inquiétudes pour l'avenir? Oui, plusieurs. Mais je ne laisse celles-ci diriger ma vie.

Quand je serai vieux et que j'aurai les cheveux gris, j'aimerais pouvoir percevoir chaque jour comme ayant été bon, et dire que, malgré des difficultés (tout le monde en a) je suis satisfait de la vie que j'ai vécue. La dernière année en est une dont je suis fier. J'ai travaillé fort, je me suis amusé et j'ai essayé des nouvelles choses. Ceci est la marque d'une bonne année, et peu importe ce qui est en attente, quand je me couche ce soir, je pourrai être satisfait des derniers dix mois.

Aurevoir vice-présidence politique, bonjour présidence!

Chloé Hallée-Théoret
Vice-présidente politique
ca_halleetheoret@laurentienne.ca

Bon, une autre année de terminée. Dans mon rôle de VP politique cette année, j'ai pu faire plusieurs choses pour contribuer au campus et à la communauté francophone. J'ai participé aux rencontres de la Fédération Canadienne des Étudiantes et des Étudiants (FCÉÉ) en tant que membre exécutif, j'ai participé à plusieurs rencontres au sujet de la grève à l'École de médecine et j'ai défendu les droits de nos membres pour leurs cours en français. J'en ai appris beaucoup cette année au sujet de l'importance de l'éducation postsecondaire accessible et en français. Je suis vite devenue amie avec Renée et Danielle (les autres membres exécutifs de l'AEF), ce qui est important pour bien travailler ensemble. Cette année m'a aussi forcée à rester organisée et à planifier mes journées et mes semaines. Il fallait jongler parmi mes cours, mes réunions, mes travaux, mes heures de bureau et mes dossiers. Si j'oubliais mon agenda chez moi une journée, j'étais complètement perdue!

Heureusement que Pierrette au bureau est au courant de nos réunions et des événements importants. Je trouve qu'elle est un atout pour l'AEF. Elle a une mémoire administrative incroyable. J'étais bien encadrée par elle et par d'autres employés tels que Christine Bourque de la FCÉÉ.

Bref, cette année a passé assez vite pour moi, mais franchement, j'aurais voulu qu'elle dure un peu plus longtemps. J'ai tellement adoré mon année en tant que VP politique que j'ai décidé de me présenter encore une fois aux élections, cette fois-ci pour le poste de présidente. Je suis bien contente de mon élection à ce poste et je tiens à remercier tout les gens qui m'ont soutenue, qui m'ont encouragée de poser ma mise en candidature et qui ont voté. Je suis assez contente du nombre de gens qui ont voté. Je voulais qu'il y ait plusieurs personnes qui se prononcent par rapport à la question référendaire au sujet du plan dentaire. C'est un nouveau service parmi tant d'autres qu'on a à offrir à nos étudiants.

Je sais que l'année 2011-2012 en sera une bonne. Je sens que j'ai une belle équipe exécutive pour cette année et j'ai vraiment hâte de travailler avec tout le monde. L'AEF est là pour vous, si jamais vous voulez vous impliquer ou faire ressortir une injustice à la Laurentienne. Venez nous voir au bureau, même si ce n'est que pour dire bonjour!

Le sport électronique : une nouvelle tendance?

Michel Laforge
Édition / Rédaction
mr_laforge@laurentienne.ca

L'Histoire nous explique que les êtres humains pratiquent le sport depuis l'ère de la Grèce ancienne non seulement comme divertissement, mais également comme compétition. Cependant, comme la technologie a avancé, les sports se sont diversifiés, et on en a vu naître de nouveaux genres. Par contre, une chose est certaine : la nature humaine fait en sorte que les participants cherchent toujours de nouvelles et meilleures façons de vaincre leurs adversaires.

Le cas du sport électronique n'est pas différent. Il ne faut pas cependant confondre le sport électronique avec les jeux de sports actuels. Quoiqu'amusant à leur manière, et incitant la compétition chez les participants, les jeux de sports ne représentent qu'une toute petite partie du sport électronique.

Bien qu'il existe parmi les *gamers* de façon organisée depuis environ une vingtaine d'années, le sport électronique a pris beaucoup d'ampleur au cours des dernières années et ce, même chez les gens qui n'avaient pas l'habitude de jouer aux jeux vidéos.

Une série de jeu se démarque parmi les autres: *Starcraft* de *Blizzard Entertainment*. Lancé en 1998, *Blizzard Entertainement* avait vendu plus de onze millions d'exemplaires à travers le monde en 2009. Cependant, ce chiffre ne décrit pas de façon précise le nombre de joueurs puisqu'il ne prend pas en compte la quantité de jeux copiés de façon illégale, ainsi que la quantité de gens qui jouaient à *Starcraft* dans des cafés Internet (surnommés « PC Bangs » en Corée du Sud). Il est important de noter que la suite de *Starcraft*, *Starcraft II : Les ailes de la liberté,* vient d'être lancée le 27 juillet 2010. Avant même que ce jeu ne paraisse chez les détaillants, des tournois ayant comme prix des dizaines de milliers de dollars avaient lieu sur la version « bêta » (version qui sert à trouver les fautes d'un logiciel avant de le lancer publiquement) du jeu.

Il faut souligner que *Starcraft* est un jeu intellectuel qui ressemble à un mélange entre un jeu d'échec et un jeu de poker, transposé dans un contexte de science fiction où le joueur est au contrôle d'une armée et doit gérer ses ressources de façon efficace afin de vaincre son opposant.

En fait, la montée de *Starcraft* en Corée du Sud tourne autour de trois faits importants. Premièrement, le gouvernement sud-coréen venait de terminer l'installation de lignes Internet à haute vitesse à cette époque, offrant un accès rapide à un plus grand nombre de gens (voire la majorité de la population). Également, suite à l'invasion de la péninsule coréenne par le Japon lors de la Seconde Guerre Mondiale, il existait encore de la tension entre les deux pays. Les consoles japonaises (Nintendo, Sony, Sega) étaient donc taxées de façon importante, ou tout simplement indisponibles aux sud-coréens. Finalement, l'Asie entière sortait également d'une récession économique à l'époque, et donc, les jeunes sud-coréens devaient trouver des moyens économiques pour se divertir. Voilà où les cafés Internet entrent en jeu. Servant de lieu de socialisation pour les jeunes, ces cafés offraient un accès haute vitesse à Internet, ce qui a permis au jeu compétitif en ligne de devenir une activité tout à fait normale chez les Sud-Coréens.[1]

Avec une masse de jeunes *gamers*, le sport électronique, et plus spécifiquement *Starcraft*, est quasiment devenu le « sport officiel » de la Corée du Sud. Certains tournois attirent d'ailleurs des **dizaines de milliers de gens**, et selon certaines sources, accueillent des foules plus importantes que le Superbowl américain. On retrouve même des canaux (oui au pluriel) de télévision qui sont dédiés uniquement au sport électronique, où les joutes de *Starcraft* composent la partie la plus importante de la programmation.

Alors comment fait-on pour assurer la programmation? Avec des ligues organisées et des joueurs professionnels (qui reçoivent des salaires annuels équivalents à des **centaines de milliers de dollars américains**[2]). Effectivement, ces joueurs ont le statut social équivalent à celui des athlètes professionnels en Amérique du Nord.

Le phénomène s'est également propagé dans l'Ouest, mais pas au même degré qu'en Corée. Cela dit, on retrouve quand même d'importants tournois et plusieurs communautés de *gamers.* Au lieu d'être diffusé via les moyens usuels (c'est-à-dire la télévision), le sport électronique en Amérique, en Europe et en Australie rejoint son public largement par des émissions régulières diffusées via Internet. Les tournois attirent des foules qui moyennent entre deux cent et quelques milliers d'auditeurs physiques, sans compter tous ceux qui visionnent les parties via Internet.

Bien que les joueurs professionnels s'entrainent pendant des quarantaines d'heures par semaine, pensez-y : Qu'est-ce qui est vraiment plus attrayant? Le « nerd » qui analyse profondément une stratégie de *Starcraft* en discutant de façon intelligente avec ses amis, ou bien l'amateur de football qui s'assoit sur son sofa en consommant des croustilles et de la bière? Ce n'est pas pour dire qu'il n'existe pas d'amateurs de football capables d'analyser leur jeu. Au contraire, le football est un jeu très technique qui ressemble ironiquement à l'affrontement qu'on observe dans le sport électronique. Cependant, ce n'est pas nécessairement la majorité des amateurs de football qui suivent leur sport préféré de cette façon.

Il faut donc se poser la question suivante : Quel sera l'état du sport électronique d'ici quelques années? Bien que sa montée est déjà commencée en Amérique du Nord, on ne peut pas encore considérer qu'il s'agit actuellement d'un phénomène de masse. Reste que le sport électronique monte sans cesse en popularité. Est-il possible qu'on puisse un jour assister à des matchs télévisés au grand écran, ici à Sudbury? Est-ce que certaines tavernes vont préférer présenter des joutes de *Starcraft* au lieu des parties de UFC? On verra bientôt!

Ceux qui s'intéresse davantage au sport électronique peuvent consulter les sites web suivants : http://www.esportsfrance.com (communauté de sport électronique française), http://www.teamliquid.net (la plus importante communauté de Starcraft/Starcraft II en Amérique, anglais seulement), http://www.sc2qc.ca (communauté de Starcraft II Québécoise/Franco-canadienne) et http://majorleaguegaming.com (communauté de sport électronique Nord-Américaine, anglais seulement).

---

[1] FNATIC, a professional gaming team. « Starcraft II in Western e-Sports: Is the Korean model needed? » http://www.fnatic.com/. Le 6 janvier 2011. Consulté le 8 janvier 2011.

[2] Emlary, traduction de l'article de playsc.com. Le 13 avril 2005. Consulté le 8 janvier 2011.

Suite de la page 3

Comme il avait déjà été propriétaire de plusieurs restaurants, Wygant décida de déménager à la ville de New York, où il a fréquenté l'Institut Culinaire français pour apprendre comment boulanger le pain français. Suite à son retour à Sudbury, son nouveau rêve d'ouvrir une boulangerie se réalisa. Ironiquement, la boulangerie ne vend pas de pain français. Wygant expliqua que sa cuisine n'est pas équipée pour produire du pain français, vu que son four n'est pas capable d'atteindre des températures de plus de 500 degrés. Cependant, le pain « foccacia » et 127 autres types de pains artisans sont produits et vendus à chaque jour. En parlant de sa clientèle, Wygant insista qu'il a les meilleurs clients, qu'ils sont fidèles et enthousiastes. Sa clientèle inclut plusieurs gens d'affaires : des avocats, des médecins, des juges et ceux qui travaillent et vivent au centre-ville. Durant l'été, plusieurs touristes internationaux logent dans l'auberge et viennent de différents pays comme les États-Unis, l'Allemagne et le Danemark. Wygant est très dévoué à sa clientèle : il travaille de longues journées qui durent entre 12 et 14 heures.

Quand il n'est pas à la boulangerie, Wygant est très impliqué dans le renouvellement de la ville de Sudbury. En tant que président, il tente d'améliorer le centre-ville en essayant de le rendre plus invitant pour le public et en tentant de trouver des solutions pour les entreprises locales afin qu'elles puissent avoir du succès.

C'est évident que Bob Wygant est un homme dévoué à sa tâche. Non seulement est-il le propriétaire d'une boulangerie et d'une auberge qui connaissent du succès, il est un homme qui apprécie sa ville et qui veut aider sa progression. En rentrant dans cette boulangerie, nous savons maintenant qu'en achetant un café et un sandwich foccacia, nous aidons à encourager un homme qui rend service à la ville durant son temps libre, quelque chose de très bien!



BERNARD ADAMUS
+ LISA LEBLANC

le jeudi 7 avril 2011 à 20 h
au resto-bar Little Montreal (182, rue Elgin)

Arrivé à Montréal via la Pologne à l'âge de trois ans, le moins qu'on puisse dire, c'est que **Bernard Adamus** s'est parfaitement intégré à sa ville d'adoption. **Adamus** est un personnage unique dans le paysage musical actuel : un amour véritable pour le blues, le folk et le country, une verve sans pareil et une solide maîtrise des genres.

Adamus puise ses inspirations dans le vieux blues américain, le Montréal du quotidien, le gospel, l'amour, le country et le lyrisme québécois. Rappelant les Jugs bands des années 40 et Fred McDowell, faisant tantôt des clins d'œil à Plume ou à Gatineau, on passe un très joyeux moment en chanson au contenu à la fois universel et très personnel.

LISA LEBLANC, EN PREMIÈRE PARTIE

Originaire de Rosaireville, un village de 42 habitants au Nouveau-Brunswick, **Lisa LeBlanc** fait dans le folk-trash. Elle est une Acadienne qui roule ses « r », qui aime se moquer d'elle-même, qui écrit des textes sans froufrous et qui ne veut pas chanter des chansons fi-filles.

PRIX

28 $ adultes, 18 $ étudiants et aînés, 5 $ élèves du secondaire

BILLETTERIE

(705) 525-5606 poste 4 ou **www.laSlague.ca**



CANAILLES, EN AFT'HEURE

le jeudi 7 avril 2011 dès 23 h
à la Townehouse Tavern (206, rue Elgin)

Le groupe cajun-bluegrass **Canailles** montera le même soir à la Townehouse Tavern suite au spectacle d'Adamus. Inspiré par le zydeco, le country, le blues, le ragtime, le vaudeville et le rock garage, **Canailles** est un groupe de 7 musiciens diplômés des nuits imbibées de whisky, et est toujours prêts à prendre la route pour partager leur passion de la musique acoustique, brute et rassembleuse. 5$ à la porte. Aucun billet ne sera vendu d'avance. 19 +



PIERRE LAPOINTE
SEUL AU PIANO

le vendredi 24 juin 2011 à 20 h
à l'auditorium Fraser, Université Laurentienne

Poète, chanteur, pianiste, mélodiste, joyeux causeur, touchant et drôle, parfois fendant toujours fidèle à lui-même, **Pierre Lapointe** habite tout l'espace, le temps de se révéler davantage et de livrer un spectacle des plus personnels.

Pierre Lapointe est le chanteur à la voix suave reconnaissable entre toutes qui chante des paroles quelque peu ésotériques et colorées d'une mélancolie poétique. Sur scène, il sait se donner des airs et se draper de personnalités souvent teintées d'une certaine préciosité, mais c'était surtout, avoue-t-il, pour se cacher derrière eux.

Ce spectacle nous fera découvrir un **Pierre Lapointe** plus intense que jamais, se livrant à de vibrantes interprétations de ses chansons, pratiquement comme elles avaient été composées à l'origine.

Tantôt drôle, tantôt touchant, il démontre une fois de plus la profondeur de son art et son immense talent. Ses chansons prendront ici un tout autre sens, dans une ambiance feutrée, loin des productions à grand déploiement auxquelles il nous a habitués.

PRIX

32 $ adultes
22 $ étudiants et aînés
5 $ élèves du secondaire (nombre très limité)

BILLETTERIE

(705) 525-5606 poste 4 ou **www.laSlague.ca**

Une « histoire des femmes »
Les Belles-Soeurs de Michel Tremblay à Thorneloe

Rebecca Salazar
rx_salazar@laurentienne.ca

Il y a quelques semaines, de nouvelles affiches ont été montées sur les murs du campus. De grandes lettres majuscules épellent le titre de la pièce de Michel Tremblay : Les Belles-Sœurs. Un brillant drapeau Québecois est transposé sous le nom de l'auteur, proclamant l'origine de la pièce. En dessous du titre, par contre, un slogan décrit « une traduction anglaise du classique canadien-français ».

J'ai su il y a quelque temps que le programme de théâtre anglophone de l'Université Thorneloe collabore avec le programme de technique en théâtre du Collège Cambrian pour présenter une traduction anglaise de la pièce du dramaturge québecois Michel Tremblay. Comme toujours, mon intérêt s'avère à l'identité par rapport aux langues : dans ce cas, comment se traduit une œuvre si enracinée dans la culture francophone?

Présentée pour la première fois en 1968, Les Belles-Sœurs a soulevé sa part de controverse. On critiquait la décision de Tremblay d'écrire une pièce en joual, la langue familière typique du Canada français. La pièce est, en effet, une des premières au Canada à dépeindre les vies de femmes de la classe ouvrière dans la langue qu'elles parleraient vraiment, au lieu de formaliser la langue, ce qui était la convention. Tremblay était à l'avant-garde d'une nouvelle langue au théâtre.

Metteure en scène et réalisatrice de la production à Thorneloe, Patricia Tedford, professeure de théâtre, est aussi celle qui a choisi de présenter Les Belles-Sœurs. Elle explique qu'elle admire l'œuvre de Tremblay « non seulement parce que son écriture est excellente, mais parce qu'il opère toujours sur plusieurs niveaux—les relations de famille, les relations sociales, la politique » .

Selon ses recherches, Les Belles-Sœurs avait des significations très politiques en 1968, ayant des nuances du débat séparatiste, surtout dans le désir des personnages pour l'indépendance financière. Cependant, ce qui l'a attirée le plus à la pièce a été la manière dont Tremblay raconte les histoires des femmes, et bien sûr, l'ensemble au complet en est composé de quinze femmes.

Les présentations, du 10 au 12 et du 17 au 19 mars, ont coïncidé avec la semaine internationale de la femme. « La pièce nous montre les moments drôles et les moments sérieux des vies des femmes, dans un temps où les femmes n'avaient pas de choix », soutient Tedford. « En les regardant, on peut voir combien on a avancé aujourd'hui. Tout en riant avec elles. »

Le texte sur lequel se base ce montage est une de plusieurs traductions de la pièce en anglais; il y en a même une traduction en anglais irlandais. Les Belles-Sœurs a déjà été traduite dans plus de vingt langues, entre autres le polonais, l'italien, et le yiddish. Tenant en compte que la pièce est spécifiquement écrite d'un point de vue québecois et francophone, est-ce que l'histoire ou sa culture se perdent en traduction?

Jackie Miller, étudiante en théâtre et en français à la Laurentienne, joue Yvette Longpré, une voisine du personnage principal qui aimerait simplement être acceptée parmi ses voisines. Elle a lu la version française de Les Belles-Sœurs après le début des répétitions, et a trouvé que certains détails sont plus clairs en français. « Dans le texte Anglais, je ne comprenais pas si mon personnage avait vraiment donné un bloc de bois décoré de glaçage à sa mère », elle raconte en riant. Le texte français, pour elle, a confirmé que son personnage est actuellement, de sa façon, un peu ridicule.

À part cela, elle perçoit une grande différence entre le texte et sa traduction : le sacrage. « Le sacrage est beaucoup plus créatif en français, » affirme-elle. Fijona Brinkman, aussi étudiante en théâtre, joue le rôle de Rose Ouimet, la sœur ainée du personnage principal, et offre une solution pour expliquer : « une chose que la traduction aurait pu faire c'est d'avoir trouvé des sacres qui ont le même impact sur une foule anglaise et plutôt séculaire que les sacres de Tremblay ont eu sur une foule francophone et surtout catholique au Québec des années 60. »

Brinkman n'a jamais lu la version française de la pièce, mais elle croit que l'importance du langage dans la pièce demeure. Elle décrit les railleries des personnages, dont la cruauté l'a parfois surprise, mais opine que ça aussi ça raconte une partie de l'histoire. « Personne n'essaie d'être élégante—la pièce a besoin de ce langage plus familier, moins raffiné pour capter la dure réalité de leurs vies. »

Miller est en accord. « Pendant les répétitions, on reçoit souvent des notes de direction nous disant qu'on parle trop proprement. » Elle ajoute que, cependant, « je ne crois pas que la traduction transmet le même niveau de signification que le joual en français. En anglais, on parle encore trop proprement. »

Ce qui s'est mieux traduit, par contre, a été le message. Pour Brinkman, celui-ci a rapport aux droits des femmes : « la pièce a confirmé pour moi combien on a avancé. » Son personnage, Rose Ouimet, par exemple, a déjà plusieurs enfants et petits-enfants et se retrouve de nouveau enceinte sans le vouloir puisque son mari exige à chaque jour son droit conjugal. « C'est un abus quotidien, maintient Brinkman. Aujourd'hui, elle aurait pu le divorcer sans être exclue. Si elle était née trente ou quarante ans plus tard, elle aurait eu la chance d'être une femme beaucoup plus heureuse. »

Ayant connu elle-même des femmes qui ont dû échapper de telles situations, elle croit que la pièce se traduit bien dans n'importe quelle langue parce qu'elle raconte des histoires universelles. Miller affirme : « le texte et les références culturelles indiquent où nous sommes dans la pièce, mais cela n'empêche pas qu'on puisse avoir une connexion avec les personnages, même si on n'a aucun héritage québecois. »

Patricia Tedford, elle aussi est d'accord. « La pièce dessine que les lignes qui nous divisent sont socio-économiques, et non langagières. » Elle me raconte qu'aujourd'hui, il existe même une version musicale de Les Belles-Sœurs en français, et que la version musicale en anglais est en atelier cette année. En allemand, en espagnol, en français, en anglais ou chanté, « c'est une histoire des femmes ».

Tedford élabore que, « dans l'ensemble du théâtre canadien, le théâtre canadien-français et ses auteurs ont une énorme présence. C'est une richesse dont on ne devrait pas se priver. » Elle souligne la popularité des traductions en théâtre, par exemple le succès des œuvres de Molière dans de nombreuses langues. « Je ne crois pas que l'humanité de la pièce se limite à la langue. Quelle que soit la langue d'une présentation, les gens regardent sur l'estrade et se reconnaissent eux-mêmes. »

Hâte de vivre l'expérience et de découvrir l'histoire que raconte Tremblay, j'ai planifié aller voir la pièce à Thorneloe le soir de la première. Cependant, j'aurais dû me dépêcher puisque lorsque j'ai appelé pour réserver un billet, on m'a informée que tous les billets de la première soirée étaient déjà vendus. J'attends vendredi prochain avec impatience.


Les Belles-sœurs de Michel Tremblay raconte les vies de femmes Montréalaises dans les années 1960. L'Université Thorneloe et le Collège Cambrian présentent ce mois une traduction anglaise sur le campus de la Laurentienne. Photo : Ken Salah

Le manifeste du M.E.R.D.E.

Le 8 février dernier, le Mouvement des étudiants pour la revendication de leurs droits à l'éducation a organisé une manifestation étudiante afin de sensibiliser la communauté aux difficultés qu'éprouvent les étudiants francophones à l'Université Laurentienne. Continuant à oeuvrer pour les droits de ces derniers, le M.E.R.D.E. nous a demandé de publier son manifeste, reproduit ci-dessous de façon intégrale.

Le Mouvement des étudiant.e.s pour la revendication de leurs droits à l'éducation s'engage à lutter pour la réclamation, la protection et le développement des programmes en français à l'Université Laurentienne. Nous veillerons au maintien et à l'amélioration de la qualité de ces programmes, surtout en ce qui concerne la disponibilité des cours obligatoires et facultatifs, permettant aux étudiant.e.s de recevoir leur diplôme dans les délais prévus en maintenant l'accès aux études supérieures.

Nous réclamons une garantie de la protection de nos cours et programmes afin de libérer les étudiant.e.s francophones du fardeau constant de la lutte pour la protection de leur formation de qualité en français.



Photo : Lambda

À tous les étudiant.e.s francophones, nous demandons un appui actif au sein de notre mouvement.

À la communauté francophone, nous demandons d'apprécier nos inquiétudes comme les leurs, nous sommes en fait tous affectés par ce manque auprès de l'éducation francophone.

Aux communautés francophones éloignées ayant des campus affiliés à la Laurentienne, nous cherchons votre appui. Les études à la Laurentienne, vous en dépendez aussi et vous méritez une éducation de qualité dans votre langue.

Aux associations, regroupements ou groupes de pression étudiants qui travaillent pour faire avancer leurs causes sociopolitiques, nous demandons votre soutien solidaire à l'égard de cette injustice sociale.

À nos collègues francophiles, nous cherchons votre appui lors de nos campagnes. Nous cherchons vos recommandations de moyens par lesquels nous pourrons accomplir notre but.

À l'Administration de l'Université Laurentienne, nous cherchons non seulement votre compréhension et reconnaissance de nos dilemmes, mais aussi votre collaboration afin d'améliorer les défis que vous nous avez posés. Nous vous demandons de penser non seulement au futur financier de cette institution, mais aussi au futur des étudiants qui paient afin de poursuivre une éducation universitaire en français. Nous vous rappelons également que l'Université Laurentienne se définie comme étant bilingue. Elle devrait donc démontrer l'appui nécessaire à ses étudiants francophones afin d'assurer la formation d'une relève académique.

L'éducation est un droit, non un privilège. Il est l'heure que ceci soit mis en évidence dans notre environnement scolaire. Si nous avons payé pour notre éducation, c'est que nous nous attendons à avoir une éducation de qualité.

Sur ce, nous continuerons à réclamer les points énumérés au sein de ce manifeste jusqu'à ce que nous soyons satisfaits des résultats.

Signé,

Le M.E.R.D.E.

Les frais de scolarité devraient-ils être haussés?

Chloé Hallée-Théorêt
Vice-présidente politique
ca_halleetheoret@laurentienne.ca

À chaque année, plusieurs étudiants et étudiantes s'inscrivent à une institution postsecondaire. Par contre, la plupart de ces jeunes pleins d'enthousiasme ne réalisent pas ce qui les attend à la fin de leurs études : la dette étudiante. À chaque année, les frais de scolarité augmentent plus que l'inflation canadienne; en 1975, les frais universitaires moyens étaient de moins de 1 000 $ par année, alors qu'aujourd'hui en 2011, ils dépassent 6 000 $ et ils n'arrêtent pas d'augmenter[1]. C'est hallucinant comme fait! Les frais augmentent assez déjà, on n'a pas besoin d'une hausse supplémentaire du coût de l'éducation. Au contraire, elle devrait plutôt être réduite. À ce rythme, l'éducation postsecondaire risque de devenir un secteur privé, ce qui met en jeu l'accès à une éducation supérieure. Malgré le fait que l'éducation soit un droit, elle devient de moins en moins accessible, surtout pour les gens de classes moyennes et inférieures. L'éducation doit rester publique. Non seulement les frais de scolarité créent un obstacle à l'éducation, ils créent aussi du stress pour les étudiants[2] et provoquent la dette et la pauvreté.

Les frais de scolarités sont maintenant une entrave majeure pour certains gens d'atteindre un niveau de scolarité plus élevé. D'ailleurs, « 82 pour cent croient que les personnes qui sont aptes à fréquenter le collège ou l'université ne le font pas principalement à cause du coût élevé »[3]. Plusieurs étudiants doivent prendre quelques années avant d'entreprendre des études postsecondaires afin de travailler et amasser de l'argent pour payer leurs études. C'est en Ontario qu'on retrouve les frais de scolarité les plus élevés au Canada et ils sont pires aux cycles supérieurs[4]. On nous dit qu'il y a de l'aide financière disponible, mais ce n'est pas nécessairement pour nous aider. Le régime d'aide financière aux étudiants de l'Ontario (RAFÉO) prête de l'argent aux étudiants pour qu'ils puissent entamer leurs études, mais les critères sont stricts et cette aide est seulement disponible aux étudiants à temps plein, donc ce n'est pas tout le monde qui a accès à ce régime. On peut aussi parler des étudiants étrangers qui paient trois fois plus qu'un étudiant canadien et qui « ont contribué 2,1 milliards de dollars à l'économie de l'Ontario en 2008 »[5]. Avec cette contribution, il n'est vraiment pas juste qu'ils soient obligés de payer plus, simplement parce que ces étudiants décident d'aller étudier ailleurs que dans leur pays natal.

Les étudiants du niveau postsecondaire devraient se consacrer à une chose seulement : l'école. Avec toutes ces heures de cours, et trois fois plus de devoirs, plusieurs étudiants habitent seuls, payent des loyers exorbitants et doivent s'occuper d'eux-mêmes. Ils ont déjà assez de pain sur la planche. Par contre, plusieurs jeunes décident d'avoir un emploi à temps partiel pendant leurs études, souvent pour avoir assez d'argent pour vivre. Même s'ils ont travaillé pendant l'été entier pour financer leurs études, cela ne leur laisse pas beaucoup d'argent pour payer leur loyer, leur nourriture et leurs nécessités. Par contre, le travail pendant l'année scolaire peut nuire aux études; travailler plus de 20 heures par semaine a un effet négatif sur la réussite scolaire d'un étudiant[6]. Parfois, échouer seulement un cours veut dire faire un semestre supplémentaire, ce qui retarde l'étudiant et lui coûte cher. Si les frais augmentaient, finir un programme postsecondaire serait plus difficile qu'avant, car si les frais augmentent, il se peut que travailler pendant un été entier à temps plein au salaire minimum ne suffise pas pour financer une année d'études. La pauvreté étudiante est commune. Heureusement, la plupart, sinon toutes les institutions postsecondaires ont une banque alimentaire étudiante.

Bon, une fois le baccalauréat terminé, les étudiants commencent leur vie… en dette! Ceci comprend les prêts bancaires et les cartes de crédit, ainsi que le RAFÉO. Le RAFÉO semble être une bonne solution pour avoir de l'argent pendant les études… mais la mauvaise surprise est à venir. Les étudiants ont une période de grâce de six mois pour repayer leur prêt sans avoir de l'intérêt. C'est bien, mais quand on y pense, le prêt accumulé peut monter jusqu'à au-delà de 29 000 $. Repayer tout ça, en moins de six mois, sans avoir une garantie d'emploi à la graduation? Ce n'est pas évident. La plupart des étudiants qui ont reçu de l'argent du RAFÉO finissent par payer beaucoup d'intérêt. D'ailleurs, la dette étudiante au gouvernement fédéral est à 15 milliards de dollars[7]. Comment est-ce que le gouvernement peut se permettre une telle dette? Avec cette dette étudiante, il est difficile pour un étudiant de commencer sa vie. Même lorsqu'il se trouve un emploi (qui n'est pas garanti à la sortie de l'école), le salaire n'est pas fabuleux. La pauvreté au Canada s'accumule.



Photo : Archives

Hausser les frais de scolarité n'est pas une solution. Ça empire la communauté ontarienne en ajoutant la pauvreté et le stress des étudiants. Il n'est pas surprenant de constater que 56 % des Ontariens croient que l'aspect ayant besoin le plus d'amélioration dans le secteur de l'éducation postsecondaire est la réduction des frais et de la dette[8]. S'il y a une pénurie de médecins ou de quoi que ce soit dans la société, on n'a pas besoin de se poser la question pour longtemps. Les frais de scolarité découragent plusieurs étudiants d'accéder une éducation postsecondaire. Malgré ces réalités sinistres, il y a de la lumière au bout du tunnel. Il existe la Fédération canadienne des étudiantes et étudiants qui met de la pression sur le gouvernement pour qu'il mette un terme à cette dette qui augmente à chaque jour et pour empêcher l'augmentation des frais de scolarité. Ils offrent aussi une panoplie de services et d'information pour aider les étudiants du postsecondaire au Canada.

----

[1] Fédération canadienne des étudiantes et des étudiants (FCÉÉ). *Planning for our future : Higher education and Economic Prosperity. Submission to the Ontario New Democratic Party Caucus.* Toronto, Ontario, novembre 2010, p. 2-3.

[2] Le masculin implique aussi le féminin et vice versa.

[3] FCÉÉ. *Canadian Federation of Students – Ontario-Public Opinion : Reduce Tuition Fees.* <http://cfsontario.ca/fr/section/64>, 2010. Consulté le 8 décembre 2010.

[4] FCÉÉ. *Notre Brillant Avenir: Frais de scolarités et frais afférents.* Toronto, Ontario, novembre 2009, p. 5.

[5] *Ibid.*, p. 9.

[6] *Ibid.,* p. 1.

[7] *Idem.,* FCÉÉ, 2010, p. 4

[8] *Ibid.*, p.5.

Les frais de scolarité internationaux continuent d'augmenter!

Chantal Burmaster-Hansen
et Wesley Lambert
Projet final du cours
de FREN 3805

Le conseil d'administration à l'Université Laurentienne a annoncé récemment que les taux de scolarité pour les étudiants et étudiantes internationaux des cycles supérieurs vont augmenter jusqu'à 16,2 % commençant en mai 2011. Cette décision a été mise en effet au contraire des sentiments insensés des étudiants. Le commissaire international des étudiants et étudiantes de cycle supérieur à la Laurentienne, Anabela Carraca, nous a aidé à mieux comprendre la situation.

Un manque de réglementation des frais de scolarité chez les étudiants internationaux est un des grands problèmes au Canada. L'Université Laurentienne a le droit d'augmenter les frais de scolarité de 8 % pour les étudiants du premier cycle et de 16,2 % pour les étudiants des cycles supérieurs. Cependant, les universités n'ont pas le droit d'augmenter les frais scolaires des étudiants domestiques de plus de 10 % chaque année en Ontario grâce aux lois strictes.

De plus, les étudiants internationaux n'ont pas accès au plan de santé OHIP. Ils doivent payer davantage pour acheter le plan de santé UHIP qui n'est pas reconnu chez tous les centres de santé. Plusieurs étudiants internationaux trouvent que ceci n'est pas juste parce qu'ils contribuent quand même aux taxes en travaillant et en achetant des produits essentiels. De plus, ils ne peuvent pas recevoir la bourse « GTA » pour les étudiants des cycles supérieurs. Même payer leurs frais de scolarité est parfois compliqué parce qu'ils doivent payer en devises étrangères.

En ce qui concerne ses études, Anabela Carraca pense que l'éducation se transforme en entreprise. « Nous payons trop pour ce que nous recevons. » Elle espère avoir plus d'aide sociale et éducationnelle pour les étudiants et étudiantes à l'Université Laurentienne à l'avenir.

Pour Anabela Carraca, qui est originaire du Portugal, l'éducation est un droit même lorsqu'on choisit d'étudier à l'étranger. En arrivant au Canada après avoir complété deux baccalauréats en psychologie et en journalisme, Mme Carraca était étonnée des attitudes canadiennes envers l'éducation postsecondaire. En Europe, « les étudiants sont considérés comme étant des personnes de valeur qui pourront contribuer à la société ». Ici au Canada, « vous vous mettez en dette juste pour gagner une éducation. Apprendre devrait être accessible à tout le monde. »

Une carrière passionnante
Une entrevue avec France Jodoin

Sarah Inch
et Stephanie King
Projet final du cours
de FREN 3805

France Jodoin, une femme épanouie, a réalisé plusieurs accomplissements personnels et professionnels pendant sa vie. Mariée et mère de trois enfants, France est très engagée dans de nombreux projets dans la communauté de Sudbury. Son éducation et ses procédés lui donne une carrière dynamique et des expériences extraordinaires. Jodoin a grandi à Boucherville, au Québec. À l'âge de dix-sept ans, sa famille déménage à Sturgeon Falls en Ontario. Jodoin étudie la communication à l'Université d'Ottawa et la télécommunication au Collège Algonquin. Embauchée par Radio-Canada, elle débute sa carrière comme réceptionniste pendant deux mois, puis elle travaille comme journaliste pendant deux ans. Une carrière bien réussie, France parcourt l'échelle administrative à Radio-Canada. Elle devient animatrice et œuvre dans ce poste pendant plusieurs années. Après quinze ans chez Radio-Canada, elle quitte son emploi pour poursuivre ses études à l'Université Laurentienne où elle obtient une maîtrise en humanité. Elle entreprend son doctorat, mais elle doit suspendre ses études lorsque Radio-Canada lui offre le poste de directrice. Encore, elle parcourt l'échelle administrative. Après trois ans, elle quitte son poste pour lancer un projet d'intérêt; l'ouverture de La Bouquinerie du Moulin.

Au début de votre formation vous avez étudié la communication à l'Université d'Ottawa. Pourquoi avez-vous choisi ce domaine?

En effet, à ce moment là, les médias et la communication ont captivé mon attention. Mais, pour être vraiment franche, quand j'ai terminé mes deux ans à l'université, je n'étais pas convaincue que je voulais continuer avec la communication. Les études comprenaient beaucoup de théorie et manquaient de pratique. J'ai fait demande au Collège Algonquin pour le cours de Radio/Télévision. J'ai dû faire une décision d'étudier ce sujet ou le design de mode. Je suis très contente d'avoir choisi d'étudier la communication. Au Collège Algonquin, on a fait des productions et des émissions de télévision et de radio du matin jusqu'au soir. Donc, j'ai eu le privilège d'analyser ce que comprend le métier de communication. C'est le métier que j'ai entrepris pour environ vingt ans. Comme c'était de belles années! Je suis contente d'avoir pratiqué ces deux métiers; ceci me permet de pouvoir les recommander.

Par la suite, vous avez continué vos études à l'Université Laurentienne. Est-ce que vous pouvez discuter de vos expériences?

Je suis retournée à l'université vingt-cinq ans plus tard. J'ai eu une plus grande appréciation envers mes études lors de mon retour. C'est peut-être avec mes expériences de vie que j'ai acquis un plus grand goût de faire mes lectures. J'ai développé une meilleure compréhension du mécanisme derrière la communication. J'ai bien aimé travailler à la radio, mais j'avais envie d'approfondir mes connaissances. J'ai constaté qu'il n'y a rien comme les études, la lecture et le travail intellectuel qui te permettent d'acquérir cette sagesse. J'ai étudié un cours avec Yvan Morin à l'Université Laurentienne qui s'intitulait « Problèmes éthiques contemporains », que j'ai bien adoré. Il était un excellent professeur, qui est maintenant décédé. C'est un individu qui m'a profondément marquée par sa lucidité et par sa façon d'enseigner. C'était un professeur qui n'avait pas de notes devant lui, qui pouvait parler de l'actualité en même temps que de la philosophie et de l'éthique. C'est lui qui m'a encouragée à poursuivre une maîtrise dans le programme « Values and Interpretations » en Humanités. C'était assez difficile les premiers mois parce que mon anglais n'était pas extraordinaire, alors ceci m'a encouragée à apprendre cette langue. Par la suite, j'ai débuté un doctorat en philosophie, puis je me suis concentrée surtout dans l'éthique des médias. Je ne sais pas si je vais continuer mes études. Ceci me demanderait au moins deux ans où je ne ferais que des études, mais en ce moment, mes journées sont bien remplies.

Comment et pourquoi avez-vous créé La Bouquinerie du Moulin?

Mme Yolande Clément, la directrice du Centre Fora, avait déjà testé le terrain en faisant une activité de cueillette de livres usagés pour des paroisses. Les gens de la communauté lui ont donné beaucoup de livres. Yolande Clément et moi avons travaillé ensemble au Salon du Livre. Nous avons conçu cette entreprise pour faciliter l'accès de livres francophones au public. Yolande a fait les démarches au gouvernement pour accéder à des fonds. L'ouverture officielle de La Bouquinerie était le 29 mai 2009. Le but de cet établissement est de réduire le taux d'analphabètes et d'améliorer la langue française chez les gens de Sudbury. La Bouquinerie offre aux adultes et aux étudiants de l'école secondaire la formation en français ainsi que la formation pour le marché du travail. Il y a aussi une banque de livres pour enfants : la Salle Gaétan Gervais. Cette banque offre des livres gratuits qui sont légèrement usagés aux enfants jusqu'à l'âge de quatorze ans. La Bouquinerie est la première entreprise de ce genre au Canada. Un de nos objectifs est d'exporter notre modèle. Il y a d'autres villes, comme Cornwall et Temiskaming qui ont démontré un intérêt. En évaluant le développement et le succès de La Bouquinerie, ces villes s'inspirent pour implémenter leur propre établissement.

Votre passion pour l'aviron a certainement eu une influence auprès du projet AVIS pour les adolescents autistes. Pouvez-vous nous éclairer à ce sujet?

C'est un programme spécial à Macdonald Cartier. Ce sont des gens de 15 à 20 ans qui ont des problèmes d'autisme ou souffrent de la maladie d'Aspberger. Ce sont des jeunes fonctionnels. L'année dernière, un groupe de 7 ou 8 jeunes ont passé 3 semaines à La Bouquinerie en compagnie de leurs enseignantes. Ils ont appliqué des cotes sur les livres et les ont divisés en catégories. Mais plus que ça, ces jeunes ont appris des habiletés de vie comme acheter leurs goûters, par exemple. C'est un programme formidable, car il aide ces jeunes à devenir plus indépendants. Ils faisaient des activités en plein air, comme du go-kart et de la bicyclette. Ils ont visité l'aéroport, alors, j'ai suggéré pourquoi ne pas faire de l'aviron. J'adore l'aviron et je le pratique depuis 15 ans; c'est pourquoi on les a amenés faire des sessions « dryland » et la semaine après on les a apportés sur l'eau. C'était une très belle journée. Avec l'aide de bénévoles, ces jeunes ont réussi à exécuter l'aviron.

Lequel de vos accomplissements vous donne le plus de fierté?

Je suis très fière de mes trois enfants. Ma fierté repose sur leurs implications dans la communauté et surtout dans la culture francophone. Je suis très fière de ce qu'ils font.

D'après vous, quel est le secret du succès?

Le secret du succès, c'est d'être optimiste, de croire qu'on peut réussir, de ne pas se laisser abattre par ses erreurs; c'est un fait que l'on réalise trop tard. Ce sont les erreurs qui nous font profiler nos choix dans la vie et dans nos carrières. Je pense qu'il ne faut pas avoir peur des risques. Alors, le risque, c'est comme une lame à deux tranchants; pas de risque pas de succès. Parfois, on se retrouve avec des opportunités qui sont extraordinaires. Il faut saisir les occasions lorsqu'elles se présentent et il ne faut pas avoir peur de se tromper. Il faut être positif et chercher le plaisir dans la vie. Il est important de s'entourer de gens positifs qui croient en nous et d'avoir de bons amis. Tu dois avoir un équilibre entre les loisirs, le travail, la famille et l'amour. Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier. C'est ma philosophie.

Quels sont vos projets pour l'avenir?

Je veux continuer mon travail avec La Bouquinerie du Moulin et on verra ce qui se produira. J'aimerais que d'autres villes et d'autres centres d'alphabétisation profitent de nos expériences et implantent un projet comme La Bouquinerie.

Un héros au quotidien
Une entrevue avec Luc Simard

Crystal Bruneau
Lindsay Lamothe
Megan Sutherland
Projet final du cours
de FREN 3805

M. Luc Simard est un homme âgé de 30 ans; il peut sembler être un père de famille typique, mais en réalité il est un héros au quotidien. Étant un ambulancier de niveau avancé, ce francophone fournit des soins médicaux d'urgence à la population de Sudbury. Il est non seulement un ambulancier, mais il est aussi un professeur à temps partiel au Collège Boréal. M. Simard enseigne les cours de soins ambulanciers paramédicaux et de secourisme de premiers soins. De plus, pendant son temps libre, il fait du bénévolat pour l'Association des paramédicaux et pour les terrains de jeux publics. Il a reçu plusieurs titres honorifiques, il a été nommé comme « l'ambulancier de l'année 2007 » et il a reçu le « memorial service award » de Léonce Séguin. En plus de tous ses occupations, il adore passer du temps avec son épouse et ses deux jeunes filles.

Ayant grandi à Sudbury, M. Simard a décidé de suivre une carrière qui démontre son altruisme. Il est devenu ambulancier car il avait déjà acquis de l'expérience en prenant soin de sa mère qui avait plusieurs problèmes de santé; ceci a stimulé cet intérêt envers son domaine de prédilection.

Après l'école secondaire, Luc a suivi le cours d'ambulancier au Collège Boréal et au Collège Cambrian et il a obtenu son diplôme en 2002. Depuis ce temps, il est employé par la ville de Sudbury. Il existe plusieurs difficultés liées à cette carrière; par exemple, Luc explique que l'horaire est en quarts de travail. Il travaille 12 heures par jour pendant 2 jours suivi de 2 jours de relâche et ensuite il travaille 5 jours et a 5 jours de relâche. Également, quand il travaille la nuit, il se rend souvent à la maison pour se reposer et aider sa femme avec les enfants. Un autre aspect difficile, mais motivant, est l'enseignement et la formation qu'il donne aux étudiants du Collège Boréal. Il s'agit souvent d'un défi, car la plupart des étudiants sont âgés de 17 à 18 ans, alors il doit faciliter la formation de professionnels et leur montrer à répondre à des appels paramédicaux pendant une période de deux à trois ans. Ce qui représente le plus grand défi, selon Luc, ce sont des appels qui ne sont pas communs; par exemple, quand il y a des urgences concernant des enfants ou de la mortalité.

Comme tous les autres emplois, il existe plusieurs avantages et désavantages liés à cette profession, mais selon Luc Simard; « ceci te rend une meilleure personne.»

Le « Wax for WUSC » de l'Entraide fait plus de bien que de mal

Roxanne Langemann
France Michaud

Le mercredi 9 mars dernier, L'Entraide Universitaire Mondiale du Canada (EUMC) a organisé le deuxième « Wax for WUSC » sur le campus de la Laurentienne. L'objectif de l'événement était de collecter des fonds pour soutenir son programme d'aide aux réfugiés.

Il est 11 h mercredi matin. Nous sommes le 9 mars 2011. Installées sur un sofa dans le Centre étudiant, deux filles en t-shirts bleu royal se promènent et bavardent avec les passants. Une esthéticienne fait chauffer de la cire pendant qu'un jeune homme s'installe devant elle et se retrousse les jambes de son pantalon. Qu'est-ce qui ce passe? Nous apprendrons bien vite qu'il s'agit de la deuxième levée de fonds annuelle, « Wax for WUSC ». Étudiants et professeurs de l'Université se sont impliqués pour la cause. Pas mal n'est-ce pas? Ryan s'est fait arracher le poil sur la poitrine, les bras et les jambes ; une autre participante s'est fait enlever les sourcils ; un troisième participant s'est fait épiler les jambes. Autour de midi, l'Entraide avait déjà engrangé 150 dollars.

L'EUMC est une organisation internationale à but non-lucratif qui vise promouvoir « le développement humain et la compréhension globale par l'éducation et la formation ». Son fonctionnement repose sur son armée de bénévoles et elle est constamment à la recherche de nouveaux volontaires.

Depuis 20 ans, l'antenne l'Entraide de l'Université Laurentienne a accueilli et soutenu 15 étudiants. Il faut souligner que chaque étudiant coûte en moyenne 25 000 dollars par année. Sylvie Lafortune, qui est conseillère à l'EUMC, explique comment l'organisation procède : « Notre activité principale est qu'on parraine un étudiant qui vient d'un camp de réfugiés de n'importe où dans le monde. Les étudiants sont choisis par EUMC Ottawa. Les gens vont dans les camps et s'assurent que l'étudiant est prêt pour entreprendre des études universitaires au Canada dès son arrivée. La plupart des étudiants qu'on a accueillis venaient des pays africains, en majorité des hommes. Une seule femme jusque-là. Dès leur arrivée au Canada, ces jeunes commencent le processus d'obtention de la citoyenneté canadienne. Nous donnons donc l'occasion à ces jeunes de poursuivre leurs études, mais aussi de refaire leur vie comme citoyens canadiens. La devise de EUMC, c'est de changer par l'éducation. »

Le Wax for WUSC n'est que l'une des multiples activités de levée de fonds que le chapitre sudburois de l'EUMC organise. Nous espérons alors que l'événement de mercredi dernier a connu un grand succès.



Un étudiant a sacrifié ses poils pour le prélèvement de fonds Wax for WUSC
Photo : Roxanne Langemann et France Michaud